
Le vieillissement intolérable · le corps défait

Le corps indésirable

Un chapitre particulier s'impose ici sur le vieillissement et sur la représentation sociale de la personne âgée. Ce sont là deux précieux révélateurs du statut moderne du corps qui permettent d'affiner les analyses précédentes.

La définition que donne Erving Goffman du stigmatisé n'épargne pas la personne âgée : « Un individu qui aurait pu aisément se faire admettre dans le cercle des rapports sociaux ordinaires possède une caractéristique telle qu'elle peut s'imposer à l'attention de ceux d'entre nous qui le rencontrent et nous détourner de lui, détruisant ainsi les droits qu'il a vis-à-vis de nous du fait de ses autres attributs. »¹ Dans la relégation sociale plus ou moins feutrée qui distingue la vieillesse et la met à l'égard de la sociabilité ordinaire, on discerne en effet le travail social d'une marque. La personne âgée porte parfois son corps à la manière d'un stigmaté dont la résonance est plus ou moins vive selon la classe sociale à laquelle elle appartient et selon la qualité d'accueil de l'entourage familial. Il y a une virtualité forte de stigmaté dans le vieillissement. |

La vieillesse est aujourd'hui ce « Continent gris »² cernant une population indécise, un peu lunaire, égarée dans la moder-

1. Erving Goffman, *Stigmaté*, op. cit.

2. *Communications*, n° 37, 1983, Le Continent gris.

nité. Le temps n'est plus à l'expérience et à la mémoire. Il n'est pas davantage au corps abîmé. La personne âgée glisse lentement hors du champ symbolique, elle déroge aux valeurs centrales de la modernité : la jeunesse, la séduction, la vitalité, le travail. Elle est l'incarnation du refoulé. Rappel de la précarité et de la fragilité de la condition humaine, elle est le visage même de l'altérité absolue. Image intolérable d'un vieillissement qui se saisit de toute chose dans une société qui a le culte de la jeunesse et ne sait plus symboliser le fait de vieillir ou de mourir.

Le travail du vieillissement est évocateur d'une mort qui fait son chemin dans le silence des cellules sans qu'il soit possible de l'endiguer. La personne âgée avance vers la mort, elle incarne en elle les deux innommables de la modernité : le vieillissement et la mort. Ni la vieillesse ni la mort ne sont en effet des tabous, comme on le dit si souvent ; un tabou fait encore sens dans le tissu social, il renvoie à une frontière autour de laquelle se structure une identité commune du groupe. Ni la vieillesse ni la mort ne remplissent ce rôle, elles sont les lieux de l'anomalie, elles échappent aujourd'hui au champ symbolique qui donne sens et valeurs aux actions sociales : elles incarnent l'irréductible du corps.

Le vieillard est dans la perception commune, réduit à son seul corps, surtout bien sûr dans les institutions. « Corps relégués, cachés, puis oubliés, les "petits vieux" de l'hospice étaient des corps vieux devenus inutiles qui avaient servi et qui ne pouvaient plus servir, des corps dont on ne savait que faire et qu'on mettait là en attendant qu'ils veuillent bien mourir. » Telles sont les premières phrases d'un article de R. Sebag-Lanoë, décrivant le choc ressenti à son entrée dans un service de long et moyen séjour. Dans la plupart des institutions l'épaisseur humaine, la singularité individuelle sont gommées sous le cliché unique du corps abîmé, du corps à alimenter, du corps à laver. Le vieillard n'est plus son histoire, il n'est plus sujet, il est un corps défait dont il faut entretenir l'hygiène et la survie³. De même que le porteur d'un handicap, le vieillard

3. Par exemple le récit d'une journée de travail par une aide-soignante en hospice. A aucun moment elle ne parle des personnes dont elle a la charge. Tout son travail, tel du moins qu'elle en parle, semble se réduire à une somme contrai-

est objet de son corps, et non plus sujet à part entière. Simone de Beauvoir fait dire à son personnage central dans *La femme rompue*, « je me suis résignée à mon corps ». Le vieillissement, en terme occidental, marque la réduction progressive au corps, une sorte d'asservissement à une dualité qui oppose le sujet à son corps et le rend sous la dépendance de ce dernier. La maladie, la douleur sont d'autres exemples, mais provisoires, de la dualité inhérente à la condition de l'homme, mais le vieillissement est ici associé à une dualité définitive. Dans la perception sociale, le vieillard se réduira toujours plus à son corps, qui le lâchera peu à peu, au point que Bichat a pu écrire : « Voyez l'homme qui s'éteint à la fin d'une longue vieillesse : il meurt en détail, toutes ses fonctions extérieures finissent les unes après les autres, tous ses sens se ferment successivement : les causes ordinaires des sensations passent sur eux sans les affecter. »⁴ La vieillesse traduit un moment où le refoulement du corps n'est plus possible, le moment où le corps s'expose au regard de l'autre sous un jour qui n'est plus favorable.

Simone de Beauvoir se rappelle le scandale qu'elle a suscité par-devers elle en écrivant à la fin de *L'ordre des choses* qu'elle arrivait au seuil de la vieillesse. L'affirmer pour elle-même revenait à briser un pacte de silence qui obligeait d'innombrables autres femmes à se situer. Elle nommait l'innommable.

Le vieillissement

Si autrefois les hommes vieillissaient avec le sentiment de suivre une marche naturelle qui les amenait à une reconnaissance sociale accrue, l'homme de la modernité combat en permanence toutes les traces de son âge et il appréhende de

gnante de gestes d'entretien sur des corps anonymes : le change des crachoirs, préparation du chariot pour les petits déjeuners, ménage (souillure des toilettes, des lavabos), toilette des pensionnaires, etc. Traquée par le temps et la somme de ce qu'elle doit faire, elle donne l'impression de courir sans cesse. Le témoignage nous semble révélateur de ce qui se passe en effet dans nombre d'institutions, cf. Nicole Benoit-Lapierre, P. Cevasco, M. Zafirooulos, *Vieillesse des pauvres*, Paris, Ed. Ouvrières, p. 26 sq. Une phrase également emblématique dite par une pensionnaire : « Ici on se moque bien de la dignité des gens, on les torche, c'est tout. »

4. X. Bichat, *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, Paris, Bresson, Gabon & Cie, 1802, p. 153.

vieillir dans la crainte de perdre sa position professionnelle et de ne plus trouver d'emploi ou de perdre sa place dans le champ de communication⁵.

Vieillir pour la plupart des Occidentaux, surtout dans les couches populaires, mais pas seulement, c'est se livrer à un lent travail de deuil qui consiste à se dépouiller de l'essentiel de ce qui fut sa vie, à désinvestir les actions autrefois appréciées, et à admettre peu à peu comme légitime le fait de ne plus posséder qu'un contrôle restreint sur son existence. Dépouillement qui peut devenir absolu et qui pousse certaines personnes âgées en institution à collectionner des pierres ou des chiffons, à garder un réveil ou une photo, ayant seul survécu au naufrage et qui demeure signe unique d'une existence passée. Désinvestissement de soi qui aboutit au rétrécissement du territoire, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un corps immobile et quasi inutile, qui exige pour la satisfaction des besoins les plus élémentaires l'aide du soignant. Retrait progressif de la symbolisation de sa présence au monde et repliement sur une sorte de territoire animal où le symbolique est résiduel, à moins qu'un soignant attentif s'attarde au chevet du vieillard et s'attache à restituer un sens à son existence par une qualité de présence où la parole, le geste et l'écoute se mêlent.

Le désinvestissement de soi et des activités inhérentes à la vie quotidienne considérée maintenant comme sans perspective se traduit bien chez nombre de personnes moins âgées qui meurent dans les premières semaines de leur entrée en institution, c'est-à-dire quand le dépouillement a atteint son comble et que le sujet n'est dorénavant plus réduit qu'à son seul corps. S'il ne meurt pas c'est une sorte de mort symbolique qu'il intériorise peu à peu à travers une dépendance grandissante envers le personnel soignant, le repliement sur un soi toujours plus restreint et dévalorisé qui peut aller jusqu'au recroquevillement ou la grabatisation quand les activités du corps sont toutes déléguées au personnel soignant. Lorsqu'on a tout perdu,

5. Louis-Vincent Thomas explique à l'inverse que les Africains aiment à se vieillir lorsqu'on leur demande leur âge. Pour une image différente de la vieillesse, ailleurs, voir Louis-Vincent Thomas, *La vieillesse en Afrique noire* ; Georges Condominas, *Aînés, anciens et ancêtres en Asie du Sud-Est* ; Moses Finley, *Les personnes âgées dans l'Antiquité classique*, in *Communications*, *op. cit.*

il reste la butée du corps ou encore la démence : autre façon de ne plus être là.

Le vieillissement est un processus insensible, infiniment lent qui échappe à la conscience parce qu'en lui aucun contraste ne se fait jour ; l'homme glisse doucement d'un jour à l'autre, d'une semaine à l'autre, d'une année à l'autre, ce sont les événements de sa vie quotidienne qui scandent l'écoulement du jour et non la conscience du temps. Avec une lenteur qui échappe à l'entendement, la durée s'agrège sur le visage, pénètre les tissus, affaiblit les muscles, amenuise l'énergie, mais sans traumatisme, sans rupture brutale. Longtemps dans la vie, les personnes âgées ce sont les autres ; « la vieillesse, dit Simone de Beauvoir, est partiellement difficile à assumer parce que nous l'avons toujours considérée comme une espèce étrangère : moi, je suis devenue une autre, alors que je demeure moi-même »⁶. La sénescence est un cheminement à pas d'homme, elle ne pèse jamais, chaque jour fait avancer d'un pas sur la route, mais la distance semble longue, inépuisable le trajet encore à accomplir quel que soit l'âge. L'évidence guide la marche et le sentiment d'identité demeure égal. Fidèle et insistante comme une ombre, la durée inscrit sa trace dans le rapport au monde. Ce n'est pas d'un jour à l'autre que les performances se modifient et que la santé s'altère, mais insensiblement, sans heurt, c'est le souvenir surtout qui rappelle ce que le sujet pouvait encore faire sans dommage l'année précédente. Proust a dit combien la vieillesse est, de toutes les réalités humaines, celle qui demeure longtemps la plus abstraite. Le sentiment de la vieillesse traduit l'apparition de la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Parce que l'image du corps se remodèle sans cesse, retraduit fidèlement ce dont le sujet est physiquement apte à accomplir, accompagne les remaniements physiologiques dont il est l'objet, le sujet n'a pas l'impression de vieillir. Nous sommes tous étonnés de regarder par exemple des photographies qui datent de quelques années. Parce que l'écoulement du temps n'est jamais physiquement perceptible, il suggère un sentiment d'immobilité. Il faut nécessairement un intervalle et un examen conscient pour repérer que le corps a changé. Le prince Salina du *Guépard*, à l'aube de sa mort, se

6. Simone de Beauvoir, *La vieillesse*, Paris, Gallimard, 1970, p. 301.

souvent d'avoir toujours connu l'écoulement hors de lui du « fluide vital ». Il le compare à la fuite de « grains de sable serrés qui glissent un à un, sans hâte et sans relâche, par l'étroit orifice d'un sablier. Dans certains moments d'intense activité, de grande attention, ce sentiment de continuel abandon disparaissait, pour se représenter impassible à la moindre occasion, au moindre silence, à la moindre tentative d'introspection... C'était comme le battement d'une pendule qui s'impose quant tout ce tait ». Longtemps, Salina a éprouvé le flux de l'énergie vitale sans malaise. Ce n'était pas une hémorragie du temps, tout au plus la mince saignée d'un vaisseau sans importance. Mais il arrive un temps où une seule goutte d'eau a le pouvoir de faire déborder le vase. Un grain de sable a enrayé la transparence des choses. Et Salina sait alors qu'il a vieilli.

Image du corps

L'image du corps, c'est la représentation que le sujet se fait de son corps ; la façon dont il lui apparaît plus ou moins consciemment à travers un contexte social et culturel particularisé par son histoire personnelle. Giséla Pankow à travers sa réflexion de clinicienne de la psychose distingue deux axes dont l'entrelacs structure existentiellement l'image du corps. Cette dernière s'organise autour d'une *forme* : le sentiment de l'unité des différentes parties du corps, de leur saisie comme un tout, de leurs limites précises dans l'espace, et d'un *contenu* : c'est-à-dire l'image de son corps comme un univers cohérent et familier où s'inscrivent des sensations prévisibles et reconnaissables⁷. Mais il semble nécessaire d'ajouter à ce concept deux autres axes intimement liés : celui du *savoir*, c'est-à-dire la connaissance, par le sujet, fût-elle rudimentaire, de l'idée que la société se fait de l'épaisseur invisible du corps, savoir de quoi il est constitué, comment s'agencent les organes et les fonctions, ces trois axes accompagnent l'homme au long de son existence et se remodelent au fur et à mesure des événements. Ce sont des repères nécessaires qui donnent à l'homme le senti-

7. Cf. Giséla Pankow, *L'homme et sa psychose*, Aubier, 1969.

ment de son harmonie personnelle, de son unité. L'image du corps est ici une jauge à laquelle sont évaluées les actions accomplies ou à accomplir, c'est une mesure familière de sa relation au monde. A ce niveau il n'y a en principe pas de conflit entre la réalité quotidienne du sujet et l'image qu'il se forme de son corps.

Il y a enfin, et en ce qui concerne la personne vieillissante (mais aussi le handicapé, le migrant, etc.), cette dernière composante est essentielle, la *valeur*, c'est-à-dire, pour le sujet, l'intériorisation du jugement social qui entoure les attributs physiques qui le caractérisent (beau/laid, jeune/vieux, grand/petit, maigre/gros, etc.). Selon son histoire personnelle et la classe sociale au sein de laquelle il structure son rapport au monde, le sujet fait sien un jugement qui marque alors de son empreinte l'image qu'il se fait de son corps et l'estime qu'il a de soi.

Ces quatre composantes sont sous la dépendance d'un contexte social, culturel, relationnel et personnel, sans lequel l'image du corps serait impensable, comme le serait l'identité du sujet. Cependant c'est le registre de la valeur qui représente ici le point de vue de l'Autre, et force le sujet à se voir sous un angle plus ou moins favorable. Or, la vieillesse est affectée d'un signe négatif. C'est à ce niveau que, dans l'image que le sujet a de son corps, s'infiltré peu à peu le sentiment d'une dépréciation personnelle. A l'extrême, la dépendance à laquelle oblige la perte des fonctions corporelles peut être vécue comme le couronnement d'une vie accomplie. Les paroles propitiatoires dites au chevet de l'enfant baptisé en pays Sara au Sénégal le disent explicitement : « Qu'il vive longtemps, ait de l'intelligence, ait père et mère, ait plus de jours que les plus âgés du village, qu'il soit vieux au point que sa tête soit toute fleurie, au point qu'il ne puisse plus marcher » (cité par Louis-Vincent Thomas). Elle peut être vécue aussi à la façon d'une déchéance, d'un dégoût de soi, selon la trajectoire personnelle de la personne âgée, selon ses valeurs, le sens qu'elle attribue à ses actes, la qualité de présence de l'entourage. La même situation de dépendance peut déboucher, selon ces facteurs de modulation, sur des attitudes opposées.

Il faut à cet égard souligner le jugement social qui amène à l'impact plus nuancé du vieillissement chez l'homme que chez

la femme. La femme âgée perd socialement une séduction qu'elle devait essentiellement à sa fraîcheur, à sa vitalité, à sa jeunesse. L'homme peut gagner avec le temps une force de séduction grandissante, puisqu'on valorise chez lui l'énergie, l'expérience, la maturité. On parle de « séducteur aux tempes grises », de « beau vieillard », jamais ces qualificatifs ne sont associés à une femme. Une femme qui cherche encore à séduire un homme bien plus jeune qu'elle s'attire un jugement sans complaisance de la société, l'inverse est tout à fait admis, et témoigne à l'extrême limite de la « verdeur » de l'homme. Simone Signoret disait à juste titre qu'une femme âgée est baptisée « une vieille peau », tandis que de l'homme âgé on dit : « Il a de la gueule. » La vieillesse marque inégalement dans le jugement social la femme et l'homme. On voit ici, indépendamment de l'âge des acteurs, la perdurance d'une image sociale opposée de l'homme et de la femme qui fait du premier un sujet actif dont l'appréciation sociale repose moins sur une apparence que sur une certaine tonalité de son rapport au monde, et de la seconde un objet à ravir qui se dégrade au fil du temps, au contraire de l'homme qui reste toujours un séducteur potentiel.

De ces influences découle le constat que le personnel qui prend en charge la personne âgée dans un service de long ou moyen séjour peut accréditer le stigmaté ou à l'inverse le désamorcer par son attitude chaleureuse. Le personnel peut entreprendre avec la personne âgée une restauration de l'image du corps par une action directe sur le corps, qui aboutit à une restauration du sens. Différentes actions sont possibles, par exemple en suivant un certain nombre de propositions mises en place par Renée Sebag-Lanoë : restituer à la personne âgée son identité en la nommant, en cherchant à reconstruire le fil de sa vie ; favoriser le maintien des relations familiales ; aménager l'espace de l'institution sur un mode plus personnalisé en créant des lieux propices à l'échange ; promouvoir une politique du mouvement pour limiter l'alitement et la démission du corps par la mise en place d'une gymnastique adaptée ; prendre soin des vêtements et de la coiffure pour restaurer le narcissisme ; réintroduire le sentiment du plaisir dans la vie quotidienne ; favoriser le contact soignant-soigné dans les

deux sens⁸. On peut penser aussi à l'installation d'un atelier d'esthétique permettant aux personnes âgées d'entretenir leur visage, de se maquiller, de soigner leur coiffure ; le visage c'est, sans jeu de mots, la capitale du corps. En agissant positivement sur le sentiment de son visage, on favorise chez la personne âgée le retour à un narcissisme normal dont elle s'était peu à peu détachée en intériorisant un discours social qui fait de la vieillesse le degré zéro de la séduction. En ravivant le sentiment du visage on affirme à la personne âgée que les rides n'ont pas altéré son identité et qu'elle peut prendre plaisir à soigner son apparence. Elle réactualise aussi des gestes et des sentiments, fait renaître les souvenirs, elle retrouve une épaisseur de vie qui peu à peu se rétrécissait. Par ces actions, on favorise l'instauration d'un gisement de sens et de valeurs qui peut permettre à la personne âgée de reprendre goût à son existence et à réinvestir son rapport au monde.

Le regard de l'autre

Notre corps nous expose au travail de la durée et de la mort. Mais l'image que l'individu s'en forge se modèle selon son avancée dans la vie, elle le dispense d'une appréciation trop brutale de son vieillissement. C'est l'autre surtout qui renvoie en miroir sous une forme dépréciée l'inscription de la sénescence. L'image du corps n'est pas une donnée objective, ce n'est pas un fait, c'est une valeur qui résulte essentiellement de l'influence de l'environnement et de l'histoire personnelle du sujet. Il n'y a jamais d'appréciation brute des sensations issues du corps, mais déchiffrement sélection des stimuli et attribution d'un sens⁹. L'identification d'un ressenti, la tonalité positive ou négative qui lui est attribuée traduisent une équation complexe entre les influences sociales et culturelles, l'expérience du sujet à la façon dont, enfant, il a été élevé, notamment dans ses relations avec sa mère. Ainsi le sentiment de la vieillesse est-il un mélange indiscernable de

8. Renée Sebag-Lanoë, A la recherche de l'identité perdue, psychomotricité et gérontologie, *La psychomotricité*, 1984, vol. 8, p. 39-44.

9. Cf. David Le Breton, *Corps et sociétés*, *op. cit.*

conscience de soi (à travers la conscience aiguë d'un corps qui change) et d'une appréciation sociale et culturelle. Le sentiment d'une ensomatose (chute dans le corps) n'est pas une donnée brute, c'est l'intériorisation d'un jugement qui déprécie la vieillesse, avant d'être un jugement personnel.

Les choses du corps et sans doute aussi celles du désir révèlent la marque du temps. Lorsque le regard de l'autre cesse de se porter sur soi avec la suspension infime où le jeu du désir un instant se pressent s'amorce déjà la conscience de son vieillissement.

C'est du regard de l'autre que naît le sentiment abstrait de vieillir. Dans le même ordre de fait, ce sont des séquences à la fois sociales et individuelles qui le reformulent à notre conscience : des anniversaires, une séparation, voir grandir ses enfants, les voir partir à leur tour, voir arriver ses premiers petits-enfants, la retraite, la disparition soudain plus fréquente de ses amis, etc. Le sens attribué à ces événements, leur valeur renvoient à une axiologie sociale et à la façon personnelle dont le sujet s'en accommode. Le sentiment de vieillir vient toujours d'ailleurs, il est la marque en soi de l'intériorisation du regard de l'autre. Retrouver d'anciennes photos, qui renvoient à un visage qui n'est déjà plus tout à fait le sien, voir le visage transformé des autres après une longue absence, c'est connaître une confrontation intime du temps métabolisé. Sur le visage de l'autre et sur son propre visage, dans les mouvements, la manière d'être, la durée a fait son œuvre à sa manière de fourmi. La vieillesse est une graine qui met longtemps à éclore, c'est un sentiment venu du dehors qui donne parfois des racines précoces, parfois à l'inverse qui tarde infiniment, car elle est une mesure du goût de vivre du sujet. Ce n'est pas seulement un chiffre chronologique, elle ne commence pas à un âge précis, elle est une somme d'indices que seul connaît le sujet¹⁰. La vieillesse est un sentiment.

En elle s'entrecroisent des données que le champ social intègre mal, le corps d'une part, mais davantage encore la

10. « C'est parce que l'âge n'est pas vécu sur le mode du pour-soi, parce que nous n'avons pas une expérience transparente comme celle du cogito, qu'il est possible de se déclarer vieux de bonne heure ou de se croire jeune jusqu'à la fin ». Simone de Beauvoir, *op. cit.*, p. 311.

précarité et la mort. Le statut actuel des personnes âgées, la dénégation qui marque la relation que chacun noue avec son propre vieillissement, la dénégation aussi de la mort, ce sont là des signes qui montrent les réticences de l'homme occidental à accepter les données de la condition qui fait d'abord de lui un être de chair.

